



INTERNATIONAL | CHRONIQUE  
PAR ALAIN FRACHON

## L'Occident a de beaux restes

A h ! on les voit déjà s'ap-  
prochant du malade.  
Et demandant tout bas,  
comme chantait si  
bien Brel dans son *Tango funèbre* :  
« Est-ce que la mort s'en vient/  
Est-ce que la mort s'en va/  
Est-ce qu'il est encore chaud/Est-ce  
qu'il est déjà froid ? » À intervalles  
réguliers, l'Occident s'interroge :  
la fin serait-elle proche ? Il s'auto-  
ausculte et, dans un mélange de  
narcissisme et de masochisme,  
l'Occident prédit sa déchéance  
prochaine. C'est très exagéré.

Le thème du déclin « est aussi  
*américain que l'apple pie* [la tartre  
aux pommes] », dit l'essayiste Jo-  
sef Joffe. L'Europe n'est pas en  
reste, qui cultive aussi le « décli-  
nisme » avec délectation. L'arri-  
vée de puissances nouvelles a re-  
lancé le débat. La montée de la  
Chine, de l'Inde, du Brésil et de  
quelques autres a mis fin à la pré-  
pondérance absolue de l'Occident  
– militaire, économique, cultu-  
relle. Mais l'émergence de nou-  
veaux « grands » signifie-t-elle,  
comme dans un jeu à somme  
nulle, l'effondrement des autres ?

### Fresque historique

Le grand mérite de l'historien bri-  
tannique Niall Ferguson est de re-  
prendre la question sous un autre  
angle. Dans son dernier livre, *Civil-  
isation: L'Occident et le reste du  
monde* (Saint-Simon, 314 p.,  
21,80 €), Ferguson s'interroge sur  
« les secrets de la réussite occiden-  
tale. D'où vient que ce petit bout  
d'Europe habitée de peuplades que-  
relleuses et ravagé par les guerres  
a fini par donner naissance à cette  
entité-là : l'Occident, l'« Ouest »,  
qui allait, un temps, dominer le  
« Reste ».

Ferguson est un merveilleux  
conteur. Il a le sens de la fresque  
historique. Il brasse les faits et en-  
brasse les polémiques. Il n'ignore  
rien du passé esclavagiste, colo-  
nialiste et impérialiste de l'Occi-  
dent mais rien non plus de ce qu'il  
a construit et qui le définit aussi –  
de la révolution scientifique à  
l'État de droit, en passant par la dé-  
mocratie représentative. La repre-  
tance ne doit pas empêcher la gra-  
titude. Ferguson cède à la déma-  
gogie techno-jeune de l'époque et  
parle de « six applis fatales » (*killer  
apps*) pour désigner six des princi-  
paux moteurs du succès occiden-  
tal : la concurrence qui nourrit  
l'innovation ; la science, associée à  
la puissance militaire ; le droit de  
propriété individuelle ; la méde-  
cine ; la société de consommation,  
carburant de l'industrialisa-  
tion ; l'éthique du travail.

Quelques-unes de ces « applis »  
assurent aujourd'hui la réussite de  
certains membres du Reste (du  
monde). Tant mieux pour eux, dit  
Ferguson. Il s'en féliciterait plus  
encore si l'Occident n'était pas  
aujourd'hui, selon lui, vic-  
time d'une crise de confiance qui  
le mine de l'intérieur. Brève dé-  
pression ou pathologie plus  
lourde ? L'Écosse s'interroge sur  
la capacité de l'Occident à mainte-  
nir ses performances. Il est pes-  
siste. Trop.

Sur le sujet, l'un des essais les  
plus pertinents a été publié par  
Régis Debray dans la revue *Me-  
dium* (n° 34, janvier-mars 2013,  
voir aussi *Le Monde* du 18 juillet). Il

L'ÉMERGENCE  
DE NOUVEAUX  
« GRANDS »  
SIGNIFIE-T-ELLE,  
COMME DANS  
UN JEU À SOMME  
NULLE,  
L'EFFONDREMENT  
DES AUTRES ?

le reprend dans un livre d'entre-  
tiens croisés avec Renaud Girard,  
notre confrère du *Figaro* – *Que res-  
te-t-il de l'Occident ?* (Grasset, 139  
p., 11 €). Debray donne une « géo-  
graphie concrète à ce concept géo-  
politique », l'Occident.

Elle commence, bien sûr, avec le  
groupe euratlantique (les États-  
Unis, le Canada et l'Europe) et se  
poursuit dans la zone Pacifique,  
avec le Japon, Taïwan, la Corée du  
sud, l'Australie et la Nouvelle-  
Zélande. C'est un ensemble mili-  
taire en expansion, pas sur le dé-  
clin. C'est même « le seul bloc poli-  
tico-militaire existant », écrit De-  
bray : ni la Chine ni la Russie, dont  
les budgets de défense sont à la  
hausse, n'ont légué à leur systè-  
me d'alliances occidentales –  
une machine « capable d'actions  
de force rapides et coordonnées »  
d'un point à l'autre du globe.

Elle partage le même corps de  
doctrine politique – démocratie et  
économie de marché – et aucun  
de ses membres ne conteste le lea-  
dership des États-Unis. À côté, les  
fameux BRICS (Brésil, Russie, Inde,  
Chine, Afrique du sud) avancent  
en ordre dispersé : ils forment un  
bloc multipolaire, sans cohérence  
stratégique ni idéologique.

Le politologue américain Robert  
Dujarric dresse le même constat  
dans la revue *The Diplomat*  
(juin 2014). Avec l'extension de  
l'OTAN aux pays de l'ex-pacte de  
Varsovie, avec le rapprochement  
militaire entre l'Inde et les États-  
Unis, par exemple, l'Occident, sur  
ce plan-là, s'est plus musclé qu'il  
n'a régressé ces vingt dernières  
années.

### Aptitude inégale à l'innovation

De toute la littérature économi-  
que consacrée à la comparaison  
entre l'Ouest et le Reste – un  
monstre –, retenons les chiffres ci-  
tés par Dujarric : en 1988, l'Occi-  
dent représente 80 % du produit  
mondial brut ; aujourd'hui, 61 %.  
La part des États-Unis (18 %) a  
baissé, celle de l'Europe encore  
plus, principalement du fait de  
l'explosion de la croissance chi-  
noise. Mais là encore, l'affaire  
n'est pas un jeu à somme nulle. Le  
PIB par habitant des États-Unis et  
des pays européens n'a cessé de  
grimper au fil de l'accroissement  
de la richesse mondiale. Debray et  
Dujarric se rejoignent encore sur  
la force renouvelée du *soft power*  
de l'Occident – de la domination  
de ses universités à une aptitude  
inégale à l'innovation.

Mais Debray pointe aussi, à rai-  
son, les faiblesses du modèle : ten-  
dance à l'hubris, surtout depuis la  
chute de l'URSS, méconnaissance  
de l'autre, complexe de supério-  
rité, errances d'un capitalisme fi-  
nancier incontrôlé, enfin infidé-  
lité à ses propres principes démoc-  
ratiques. Il n'est pas sûr que l'Oc-  
cident séduise autant qu'il a pu le

AU TRAVAIL,  
COMMISSAIRES !

## ÉDITORIAL

Jean-Claude Juncker n'aura pas vrai-  
ment le temps de se réjouir : le Parle-  
ment européen s'apprête à confirmer  
la Commission européenne peu ou  
prou telle que l'ancien premier ministre  
luxembourgeois a cherché à la composer  
avant d'en prendre la présidence, début no-  
vembre. Mais la prise de fonctions du suc-  
cesseur de José Manuel Barroso s'annonce  
ardue : le ralentissement de l'économie al-  
lemande et l'épreuve de force à venir à pro-  
pos du budget français pourraient très vite  
compliciter la tâche de la nouvelle équipe,  
déjà peu fragilisée par les débats suscités  
par son investiture.

Après deux semaines d'audition des can-  
didats commissaires, Jean-Claude Juncker  
doit remanier son équipe à la demande des

principales familles politiques, les conserva-  
teurs du Parti populaire européen et les so-  
ciaux-démocrates. Les eurodéputés ont ob-  
tenu la tête de la postulante slovène, Alenka  
Bratusek, soutenue par les libéraux, dont la  
prestation a été jugée peu convaincante.

Surtout, le spectacle donné pendant ces  
dizaines d'heures d'audition a pris les allu-  
res d'une « cuisine » politico-partisane :  
conservateurs et sociaux-démocrates  
ont cherché à neutraliser toute offensive en  
menaçant de s'en prendre aux maillons fai-  
bles présumés du camp d'en face. L'ex-prési-  
dent de l'Eurogroupe est certes parvenu à  
imposer l'architecture, et les figures-clés de  
son équipe, à commencer par le très cor-  
testé candidat espagnol, le conservateur Mi-  
guel Arias Cañete, dont la chute aurait en-  
traîné, par effet de ricochet, celle du socia-  
liste français Pierre Moscovici.

L'entrée en fonctions de Jean-Claude Jun-  
cker est une condition nécessaire, mais pas  
suffisante, pour tenter de relancer le projet  
européen, en redonnant un second souffle  
aux institutions bruxelloises, malmenées  
par la crise de la zone euro et par le repli na-  
tional perceptible dans de nombreux États  
membres. « C'est la dernière chance », veut  
croire M. Juncker, lui-même ragouillard par  
sa nomination. L'organisation à la fois plus  
hiérarchisée et plus collégiale de « sa » Com-  
mission va l'aider en ce sens, à condition  
que les commissaires sachent prendre la

mesure de leurs responsabilités, s'  
eux que M. Juncker a fait exprès d'  
igner « à contre-emploi », comme  
Moscovici, l'ancien ministre des Finances  
français Hollande, chargé de veiller  
bonne discipline budgétaire. Les au-  
n ont pas permis de lever tous les dou-  
De surcroît, Jean-Claude Juncker, qu'  
s'inscrit dans la lignée d'un Jacqui-  
lors, risque d'avoir fort à faire sans ur-  
mum de cohésion entre les gou-  
seur avait bénéficié d'une pério-  
rapprochement entre la France et l'A-  
gne pour lancer ses projets. Aujourd'  
les difficultés économiques du Vieu-  
l'acton de l'ancien président de )  
groupe. La bagarre engagée entre  
et Bruxelles, entre François Hollande  
gela Merkel, au sujet du budget fr'  
donne une idée de l'état calamiteux  
« moteur » franco-allemand.

Jean-Claude Juncker devra pourtar  
tribuer à renforcer l'union monétaire  
chibée par la crise des dettes souve-  
menacée de stagnation. Tout en ré-  
liant nord et sud de l'euro, il doit aus-  
tenir les tentations centrifuges qu'  
gent le Royaume-Uni du continent  
firmer avec diplomatie la présen-  
l'Union dans son voisinage le plus p  
Lourds défis. ■

HORS-SÉRIE  
**Le Monde**  
UNE VIE, UNE ŒUVRE



Georges  
Simenon  
Le patron

Le roman préféré de l'impression par Pierre Assolime

GEORGES SIMENON  
Un hors-série du « Monde »

Le 4 septembre 1909, Georges Simenon s'éteignait à Lausanne. Vingt-cir-  
cans après, le père de Maigret reste le troisième auteur de langue française  
le plus lu à travers le monde après Jules Verne et Alexandre Dumas, av-  
550 millions d'exemplaires vendus. Ses 180 romans et ses 158 nouvelles soi-  
régulièrement adaptés au cinéma. Les aventures du commissaire Meïgn  
vont bientôt donner lieu à une nouvelle série télévisée. Ses contemporains  
André Gide, Jean Cocteau et Henry Miller le considéraient comme  
meilleur d'entre eux. Aujourd'hui, Patrick Modiano et Henning Mankel  
ou rééditant ses bri- Dartmou roman tout ordant de. mscobian av 20 0000